

Cinq questions à Isaac Isitan, Anabelle Nicoud, *La Presse*, 26 janvier 2008

Réalisateur des *Femmes de la Brukman*, présenté à Sundance

C'est au grand raout du cinéma indépendant de Sundance que l'on joint le réalisateur montréalais Isaac Isitan. Après les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), il y présente son documentaire *Les femmes de la Brukman*. Pour ce portrait humaniste du changement social en Argentine, Isaac Isitan a passé quatre ans là-bas, avec les ouvrières d'une usine reconvertie en coopérative de travail. *Les femmes de la Brukman* serait presque la suite de son documentaire *L'argent*, sorti en 2003, à ceci près: les héroïnes de son film sont des femmes, "nos mères et nos grands-mères". Des femmes à qui le réalisateur adresse une véritable déclaration d'amour. En entrevue, Isaac Isitan parle longuement d'elles, de leur combat pour la dignité, de leur victoire sur les patrons. Cinq questions et 45 minutes plus tard, Isaac Isitan conclut l'entrevue avec le même enthousiasme. "C'est une aventure extraordinaire qui m'est arrivée."

Q: Cest votre première fois à Sundance...

R: C'est la première fois, et en plus c'est l'un des cinq festivals les plus prestigieux au monde. On a une super bonne chance d'être vu aux États-Unis. On a fait la première mardi soir, on était fragile, parce que le film, en espagnol, est sous-titré en anglais. Et là, c'est la surprise: les gens ont beaucoup aimé le film, ils applaudissaient. Certains sont venus me dire merci à l'oreille...

Q: Comment se passe le festival?

R: C'est une rivière d'énergie! Il y a du documentaire, de la fiction, du court, de l'animation! Tous les films sont vendus d'avance, tellement le public vient de l'extérieur pour voir des films! On reçoit beaucoup d'offres de distributeurs, beaucoup demandent les droits du film. Nous, on accueille ça chaleureusement, mais c'est dense. Les directeurs du festival, nos anges gardiens, nous disent qu'on est très intéressants... Ni émotionnellement ni physiquement, on était prêts à faire face à cette énergie.

Q: Vous avez consacré un documentaire aux gangs de rue, au fonds de réajustement structurel du FMI. Les femmes de la Brukman s'inscrit-il dans une tradition sociopolitique?

R: Brukman a été la première usine occupée par des femmes! Imaginez, vous arrivez un jour (en 2001), les portes de l'entreprise sont ouvertes, les patrons ne sont plus là! Cette entreprise était endettée, comme toutes les entreprises en Argentine. Le patron vous doit jusqu'à deux ans de salaire... Les femmes sont restées, elles ont administrées les lieux avec l'assemblée de quartier, et ont travaillé avec les anciens clients. L'idée, c'était de faire pression sur les patrons, pour qu'ils s'acquittent de leur dette envers les employés. Mais quand le pesos a perdu 70% de sa valeur, la dette aussi a baissé de 70%! Les patrons étaient encouragés à revenir, et ils disaient que l'usine était occupée par des gauchistes! Les femmes ont été expulsées de l'usine, mais elles ont tenu bon! Et je regardais ces femmes lutter pour leur dignité, pour garder leur travail, pour nourrir leurs enfants... J'ai assisté, mais participé émotionnellement, à cette expérience, et j'ai vu que nos femmes et nos grands-mères savaient mieux où sont les besoins de l'usine que les patrons.

Q: Comment est né votre intérêt pour le combat des ouvrières de la Brukman?

R: Au départ, j'étais allé en Argentine pour mon film *L'argent*. Dans ce film, je regardais comment deux pays autosuffisants ont perdu leur richesse après avoir accepté les réajustements structurels du FMI. Quand je suis arrivé en Argentine, la révolution des casseroles avait déjà commencé. Mon coeur battait pour ces millions de gens... J'ai commencé à filmer les femmes pour *L'argent*, mais je me suis dit que ça méritait de faire un film.

Q: Les femmes ont-elles vu le documentaire?

R: Je leur avais promis dès le départ. Je leur ai dit: c'est votre histoire. C'était tellement émotionnel quand elles ont vu le film... Elles pleuraient. Moi, j'étais là, heureux. J'étais brûlé, et elles, elles ont dit: c'est notre histoire. C'est ma fierté.